

## Masses aveulies et militants virils

In: Politix. Vol. 4, N°14. Deuxième trimestre 1991. pp. 79-86.

---

Citer ce document / Cite this document :

Angenot Marc. Masses aveulies et militants virils. In: Politix. Vol. 4, N°14. Deuxième trimestre 1991. pp. 79-86.

doi : 10.3406/polix.1991.1455

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polix\\_0295-2319\\_1991\\_num\\_4\\_14\\_1455](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polix_0295-2319_1991_num_4_14_1455)

---



l'énoncé est censé provoquer un sursaut de révolte devant l'injustice chez le lecteur ouvrier : «Aux parasites, les somptueuses et confortables demeures, les vêtements bien chauds qui les garantissent du froid. A toi turbineur, le producteur de toutes ces richesses, à toi la misère, à toi la souffrance, à toi les loques sous lesquelles tes membres frissonnent»<sup>1</sup> ; «Leur bonheur est fait de nos larmes ; leurs joies sont faites de nos deuils ; leurs richesses sont d'autant plus grandes que plus profonde est notre détresse»<sup>2</sup>.

Il y a donc deux classes dans la société capitaliste répètent la doctrine comme la propagande dans sa diversité. C'est un axiome de la ligne guesdiste, mais c'est une fois encore une thèse universellement acceptée et martelée : «D'un côté la masse des travailleurs qui produit tout et qui manque même du nécessaire, tandis que de l'autre côté la minorité bourgeoise regorge de tout, ayant pour elle le superflu, le luxe et les plaisirs»<sup>3</sup>. Il n'est que ces deux classes antagonistes, un "fossé" les sépare ; elles sont organisées en deux "armées", en deux "camps". L'«immense armée des meurt-de-faim» ne cesse de croître en nombre et en conscience tandis que la «poignée des privilégiés» commence à trembler en prévoyant la fin de son règne. Le capitalisme est dès lors "condamné" (comme un édifice vétuste ; comme un agonisant abandonné des médecins ; comme un criminel devant le tribunal de l'Histoire). «L'heure va sonner» des échéances.

Dans cet épisode épique, hortatif et roboratif, le succès du camp prolétarien est fatal autant qu'il est légitime. La propagande est censée justement, dans la représentation qu'elle se donne d'elle-même, "convertir" de proche en proche toute la classe des exploités à "l'Idée" révolutionnaire et collectiviste. Donner à la classe travailleuse la conscience et la volonté de s'émanciper, l'arracher à l'erreur, à la résignation, l'éveiller, lui faire voir "la clarté". C'est de la propagande (laquelle comporte à la fois des discours et la propagande des faits) qu'on attend l'«éclosion de la pensée socialiste dans les cerveaux déshérités»<sup>4</sup>. «Éclosion», parce que le militant est celui qui (en une catachrèse chrétienne remotivée) "sème le bon grain", qui fait "germer" l'idée révolutionnaire.

C'est pourtant ici justement qu'achoppe l'action socialiste ; la propagande finalement ne prêche que des convertis. Elle ne pénètre ni aussi vite ni aussi efficacement qu'il serait logique la "masse", incapable de voir son intérêt. Pour exalter ceux qui ont les "yeux ouverts" à la lumière du socialisme, on ne peut manquer de céder au ressentiment face aux "malheureux inconscients", la majorité des

prolétaires<sup>5</sup>. D'année en année, tout en prétendant repérer les intersignes de la "lutte finale", la presse révolutionnaire constate que le travail propagandiste se heurte à une profonde "inconscience". «Aujourd'hui encore, une partie de la classe ouvrière est inconsciente», avoue-t-on<sup>6</sup>. Cela peut amener à conclure : ne nous laissons pas, renforçons le travail de propagande pour «arracher les travailleurs à leur fatalisme démoralisant»<sup>7</sup>. Mais le militant peut être aussi conduit à penser que décidément la "masse" va rester indéfiniment "avachie", passivement rebelle à la prise de conscience. Cette conclusion, on la voit se répandre d'abord chez les anarchistes, chez les syndicalistes révolutionnaires et finir par devenir prépondérante dans tout le champ socialiste aux alentours de 1906. La doctrine des "minorités agissantes" et de "l'action directe" sortira notamment en France de cette profonde *déception*.

La "masse" est ordinairement caractérisée comme "aveugle"<sup>8</sup>, portant encore «un triple bandeau sur les yeux»<sup>9</sup>. Elle est aussi "endormie", "assoupie", plongée dans une "torpeur" perpétuelle. «Ah ! Prolo, mon ami, quand sortiras-tu de ta stupeur ?»<sup>10</sup>... Elle est la victime consentante des "endormeurs" : ratichons et politiciens bourgeois. Elle est encore "esclave", "asservie", "enchaînée", mais il s'agit de serfs et d'ilotes volontaires. "Enchaîné éternel", le peuple est un "éternel inconscient" qui subit sans broncher les menottes, le collier et le carcan<sup>11</sup>. Le peuple ouvrier n'est pas seulement "asservi" de fait à la "féodalité" bourgeoise, il est corrompu par ses "habitudes de servilisme"<sup>12</sup>. Cette masse qui persiste à ne pas rallier le camp révolutionnaire, la propagande n'a donc pas de mots assez durs pour la stigmatiser : "résignée", "avachie", "lâche", "abrutie", "apathique", "moutonnière", "amorphe", "fataliste", "inerte", "dupe", "bernée", "veule", "pleutre"... Les anarchistes abusent, par exemple, d'"abrutis" ; une polémique finit par se développer dans leur presse sur le point de savoir si ce mépris de plomb n'est pas abusif<sup>13</sup>. Le Parti socialiste forme une "armée" organisée, mais la masse n'est qu'un troupeau de moutons, marchant à l'abattoir, une «foule de moutons apeurés»<sup>14</sup>. Sans doute n'est-elle pas seule coupable de sa torpeur animale, "avachie" et "moutonnière". C'est la "caste privilégiée" qui la maintient dans cet "état d'abrutissement" qui lui est profitable<sup>15</sup>, dans cette «funeste apathie qui livre [les

1. *Le cri populaire* (SFIO), Nancy, 30 mars 1907, p. 1.

2. *Terre et liberté* (anarchiste), Paris, n°2, 1908.

3. *L'Avenir social* (socialiste-révolutionnaire), Cette [Sète], 20 janvier 1899, p. 1.

4. *Le Réveil des mineurs*, Saint-Etienne, 1er novembre 1890, p. 1.

5. *Action directe* (syndicaliste), Liège, 22 septembre 1907.

6. *Le Combat* (SFIO), Tours, 22 février 1908, p. 1.

7. *Le Combat* (SFIO), Allier, 10 février 1907, p. 1.

8. Brissac, "La masse aveugle des exploités", *Le Parti ouvrier* (FTSF), Paris, 29 novembre 1889, p. 2.

9. *Le Parti ouvrier*, 18 août 1889, p. 1.

10. *Le Prolétariat* (FTSF, POSR), 4 janvier 1890, p. 1.

11. *Le Socialiste des Cévennes*, 29 septembre 1889, p. 1

12. *L'Egalité* (socialiste-révolutionnaire), Paris, 14 avril 1889, p. 2.

13. "De l'épithète «Abruti»", *L'Anarchie*, 12 septembre 1907, p. 1.

14. *L'Entr'aide*, Lille, 15 mars 1907, p. 2.

15. *Le Salarial* (POF), Rouen, 13 octobre 1889, p. 1.

masses] pieds et poings liés à la merci des exploités»<sup>1</sup>. Mais le *topos* de la conspiration bourgeoise derrière l'avachissement irrémédiable de leurs "frères de misère" n'atténue pas l'exaspération que les militants éprouvent face à l'inertie du plus grand nombre, inertie qui use leur dévouement propagandiste et semble compromettre la victoire du prolétariat alors qu'approche la Crise ultime. L'orateur du meeting ne manque pas de tancer les "esclaves" volontaires, mais les vrais et innombrables ilotes ne figurent pas même parmi son auditoire et il le sait bien : «Aux Esclaves : Vous travaillez comme des brutes pour les maîtres du jour [...] Combien de temps encore vous laisserez-vous berné ? [...] Aucun de vos gestes n'est un geste libre, tous sont mesurés, tracés à l'avance. Pourquoi?»<sup>2</sup>

## Apologie du militant

L'*ethos* discursif de la propagande passe dans ces conditions par des états contrastés ; le Prolétariat, dépeint dramatiquement comme «martyr du capitalisme», puis, épiquement, comme mandaté par l'Histoire pour assurer l'«émancipation de toute l'humanité», se trouve soudain au détour d'une phrase, mué en un «troupeau de moutons», passif, lâche et inconscient. Ce contraste entre un prolétariat d'abord vu *sub specie doctrinae* comme dépossédé, opprimé certes, mais investi d'une mission, énergique et résolu, "conscient et organisé" selon le fameux slogan de Jules Guesde lancé vers 1888, et cette classe ouvrière empirique, "aveulie" et "aveugle", indigne du rôle historique qu'on dit lui être dévolu, doit trouver à se résoudre d'une façon ou d'une autre. C'est peu à peu, de façon subreptice et ambiguë d'abord, que le "prolétariat" va se ramener dans le discours à cette minorité des "conscients" et des "organisés", c'est-à-dire aux *militants prolétariens* (quel que soit ou ait pu être leur rapport à l'usine ou à l'atelier), de même que peu à peu le parti, je ne dirais pas se substituer à la classe ouvrière, mais devient la vérité incarnée de cette classe, porteur qu'il est par procuration de sa conscience et du soin de réaliser sa mission.

L'apologie du militant forme tout d'abord, en contraste avec la stigmatisation dédaigneuse des masses irrécupérables, un plaidoyer *pro domo* roboratif et solidarisateur. La propagande censée dirigée vers "les masses" tend au militant un miroir avantageux où ses mérites sont reconnus et exaltés, aux dépens des vices des bourgeois "repus" comme à celui des masses "avilies". Le militant est le seul habité d'une Foi qui fait de lui le "champion" du prolétariat, le "combattant du Droit", une victime héroïque et surtout désintéressée : «Il croit en l'Avenir, en la transformation de l'ordre capitaliste. Le scepticisme décourageant qui rongé l'âme bourgeoise ne l'atteint pas. Il veut vivre et lutter pour voir la joie du monde»<sup>3</sup>.

Les militants possèdent la vérité, ils avancent sur la route de l'avenir, «le flambeau de la vérité en mains, éclairant et montrant la route à des millions d'ilotes»<sup>4</sup>. On voit que cette certitude d'être en possession de la vérité ne trouve à s'exprimer que par le contraste méprisant que la propagande établit avec les "esclaves", bénéficiaires inconscients de leurs sacrifices. La science socialiste dont les militants sont les dépositaires les met moralement bien au-dessus des bourgeois égoïstes et des ouvriers asservis : «Ils font par la logique irréfutable de leur raisonnement voir leurs droits à vos esclaves nés»<sup>5</sup>. Les militants, les révolutionnaires ont non seulement le savoir, mais ils y joignent l'abnégation, le dévouement total ; aucun intérêt personnel ne les meut, ils «n'ont d'autre souci que le bien-être humain»<sup>6</sup>. Pour procurer aux autres ce bien-être, ils sacrifient leur existence en un «combat constant, une suite interminable de souffrances morales et physiques»<sup>7</sup>. C'est «sans souci de ce qui peut leur advenir» qu'ils consacrent leur vie «à la cause sacrée de la justice et de la vérité»<sup>8</sup>...

Du grand leader et doctrinaire dont la vie est «consacrée à la cause du prolétariat» aux «humbles militants» que caractérisent aussi le "dévouement", "l'abnégation", la "foi agissante" et l'"énergie inlassable"<sup>9</sup>, une topique se met en place dont les formules se répètent en portraits, biographies et nécrologies. La nécrologie surtout est l'occasion de faire un ultime éloge de «l'homme qui toute sa vie luttait pour le bien-être de l'Humanité»<sup>10</sup>... Apôtre et martyr, lutteur "inlassable", le socialiste décédé "lègue" d'abord au prolétariat un exemple de perfection morale. Mais c'est dès son vivant que le "culte" du chef ouvrier qui montre la voie et «sert malgré elles les foules abusées»<sup>11</sup> se met en place. Très tôt, dès la naissance des partis organisés, ce "culte" (le mot ne me semble pas anachronique) d'un être au-dessus de la commune humanité forme une thématique récurrente de la propagande qui exige que le militant admire et retienne l'exemple que donnent ceux qui "incarnent" les luttes prolétariennes. Jules Joffrin par exemple, membre de la FTFS (Fédération des Travailleurs socialistes de France), vice-président du conseil municipal de Paris, est montré à l'admiration des masses comme «ce cœur de bronze insensible aux craintes puérides, ému seulement par l'amour des opprimés, des déshérités de l'enfer social»<sup>12</sup>.

Le sentiment d'une supériorité absolue dont la propagande intoxique le militant, sentiment qui se transpose en une *apothéose* des leaders, s'exprime donc en une triple

4. Payn (L.), *La science propagandiste immanente*, Paris, Martelet, 1896, p. 5.

5. *Id.*, p. 4.

6. *Procès des anarchistes*, Saint-Etienne, 1890.

7. Allemane (J.), *Le Parti ouvrier*, 6 juin 1890, p. 1.

8. *Le Parti ouvrier*, 14 juillet 1890, p. 1.

9. Brousse (P.), *Le Prolétaire*, 19 octobre 1907, p. 1.

10. Notice "Félix Payat", *L'Aurore sociale*, Paris, 10 août 1889, p. 1.

11. Picau (E.), *Le Prolétariat*, 20 septembre 1890, p. 1.

12. Sur Joffrin, *Le Parti ouvrier* (FTFS), 29 octobre 1889, p. 1.

1. *Le Peuple socialiste de la Loire*, 11 mai 1890, p. 1.

2. *Cri de Saône-et-Loire* (CGT), août 1908, p. 1.

3. *Tribune socialiste*, Bayonne, 23 août 1908, p. 1.

caractérisation : conscience, énergie et surtout "abnégation" ("dévouement", "désintéressement", "consécration à la Cause/du peuple/de la Révolution/de l'humanité"). Le militant, à la fois héros et victime propitiatoire, est exempt des doutes et des faiblesses humaines parce qu'il a renoncé à son individualité pour faire de sa personne l'incarnation d'un absolu - de deux absolus qui n'en font qu'un : la Vérité dont il est l'inepugnable possesseur ; la Cause du peuple, qui est celle de la justice pour toute l'humanité. Sans doute, du "révolutionnaire" à la Netchaïev à "l'Homme communiste" du stalinisme, ce complexe de supériorité et cet *alibi* d'une consécration de soi au Bien absolu ont-ils trouvé des expressions doctrinaires plus sinistres que ce qui s'exprime "spontanément" dans la propagande courante des socialismes européens.

C'est cependant en commençant par sa logique "spontanée" et fatale que l'expression de cette supériorité, assise sur la certitude du vrai et sur la dénégation de l'intérêt personnel, doit retenir l'attention de l'historien. L'égalitarisme qui est évidemment un axiome du programme collectiviste, ne détourne pas la propagande de montrer le militant comme "fait d'une étoffe spéciale". C'est, sans paradoxe apparemment, son dévouement à la Cause de l'égalité qui fait de lui un «être d'élite»<sup>1</sup>, qui le fait appartenir à «l'élite consciente du mouvement ouvrier»<sup>2</sup>, à «l'élite pensante et active du prolétariat»<sup>3</sup>, à cette «élite ouvrière qui combat pour l'émancipation des travailleurs»<sup>4</sup>. "Soldat" de la Révolution, «pionnier de l'avenir», «prêt à tous les sacrifices»<sup>5</sup>, le militant figure dans les «vaillantes phalanges» qui forment *l'avant-garde* du prolétariat, de "l'armée socialiste". On a souvent repéré et analysé cette catachrèse militaire de "l'avant-garde". En principe, elle ne fait que montrer le révolutionnaire "sur la brèche", héroïque aux positions risquées, mais manœuvrant cependant en harmonie avec le "gros" de l'armée prolétarienne. En fait, cet avant-gardisme consacre et implique une *substitution* de mandat. Il y a d'une part "l'avant-garde", les "hardis pionniers", la "vaillante phalange" ; d'autre part, loin derrière, "les masses dont la cause a été prise en main par les sentinelles avancées du socialisme"<sup>6</sup>.

Dans le "camp du travail", le prolétariat ne doit pas s'identifier aux masses amorphes, mais aux seuls «travailleurs conscients, rangés sous la rouge bannière internationale»<sup>7</sup>. L'idée révolutionnaire doit "pénétrer" les masses et la propagande y travaille. Mais cependant, dans la

conjoncture, c'est la "phalange" des conscients qui incarne seule la classe et son rôle historique. Ceci encore s'est dit depuis toujours quoique peut-être de façon oratoire et sans en tirer les conséquences "théoriques" : «Une élite seulement dans chaque pays possède des notions plus ou moins exactes sur ce que sera demain. Quant à la masse à part son instinct d'un mieux être, elle ne sait rien ou pas grand chose»<sup>8</sup>. Imbue de la "science" de l'histoire, nécessaire aux luttes, la propagande retrouve le vocabulaire de la prédestination, accommodé à l'orgueil de l'autodidacte : «[Cette science] ne sera jamais le partage que d'un petit nombre d'élus. Les masses ne tiennent pas à s'instruire. Elles préfèrent s'amuser.»<sup>9</sup>

Cet élitisme loin de s'atténuer s'accroît au contraire quand on va vers les groupes les plus radicaux, socialistes-révolutionnaires, syndicalistes d'action directe, anarchistes. Les anarchistes plus que tous autres nourrissent un intense sentiment de supériorité, alimenté du mépris du "brave ouvrier votard" qui attend comme un jobard quelque changement du suffrage universel, du mépris aussi du militant SFIO qui croit aux "boniments" des socialistes parlementaires, du mépris enfin de tous les "résignés". Pour eux, comme pour les syndicalistes d'action directe, il n'y a que «l'individu conscient et résolu se dressant contre la veulerie et la bestialité des masses»<sup>10</sup>.

Cependant dans tous les secteurs socialistes même les plus réformistes, ce sont les déceptions successives - grèves ratées, mobilisations populaires non suivies, déconforts électoraux - qui viennent renforcer le croissant mépris pour les masses avachies qui ont "trahi" l'espoir du parti : «La démocratie socialiste qui veille et indique la voie à suivre n'a pas été écoutée par la masse inconsciente»<sup>11</sup>. «Devons-nous leur en vouloir ?». Certes le journal répond résolument : "non", il excuse les reculades et les lâchetés, mais cette généreuse compréhension de "l'aliénation" (écrira-t-on plus tard) des salariés du capitalisme ne fait que monter en épingle le mérite de la minorité consciente et résolue<sup>12</sup>.

C'est dans ce champ sémantique de "l'énergie", de "l'audace", de la "vaillance" des soldats de l'Idée, que vient s'inscrire le thème de la virilité - vertu suprême du militant. L'énergie, la combativité qu'on attend de lui se synthétisent en ces adjectifs : "mâle", "viril". «Il faut des mâles [...],

1. *Tribune socialiste*, Bayonne, 5 janvier 1908, p. 1.

2. *Germinal* (anarchiste), Amiens, 1 juin 1907, p. 1.

3. Malato (C.), *Les classes sociales du point de vue de l'évolution*, Paris, 1907, p. 1.

4. *Cri populaire* (socialiste-révolutionnaire), Nancy, 30 novembre 1907, p. 1.

5. *Le Parti ouvrier*, 9 septembre 1889, p. 1 (souligné par moi).

6. *Le Coup de feu* (socialiste-révolutionnaire), Paris, vol. 64, 1889, p. 242.

7. *Le Peuple* (Parti ouvrier belge), Bruxelles, 14 février 1889, p. 1.

8. *Ibid.*

9. Combe (H.), *L'Égalité*, Paris, 14 février 1889, p. 2.

10. Grégorieff, *La Cité*, (syndicaliste-révolutionnaire), Toulouse, 3 mars 1907, p. 1. Sans parler ici des libertaires individualistes qui ne reconnaissent pour digne de l'humanité qu'un «individu hors la loi, hors l'autorité, hors la morale». Mauricius et Armand, *L'anarchisme*, Paris, Causeries populaires, 1907, p. 18.

11. *Le Peuple* (POB), Bruxelles, 28 janvier 1889, p. 1 et le même journal parle le lendemain de «multitude hystérique et affolée».

12. *L'Égalité*, 16 mai 1889, p. 2.

debout les gars et en avant la Sociale»<sup>1</sup>. Le socialisme est une «entreprise virile», écrit Benoît Malon<sup>2</sup>. La Révolution est thématifiée par périphrase comme «l'heure des résolutions viriles»<sup>3</sup>. Sans doute, le discours socialiste ne fait-il que reprendre une phraséologie de son temps ; il se montre tout à fait prévisible en proclamant que : «Pour être un bon révolutionnaire [...], il faut faire preuve d'existence et de virilité»<sup>4</sup>.

Il n'est pas moins prévisible et banal que, dans les clauses hortatives qui terminent toutes les tirades mobilisatrices, le propagandiste vient exiger que le socialiste se montre un homme : «Soyons virils, sachons vouloir et nous abattons sans peine cette force oppressive qu'est la bourgeoisie capitaliste»<sup>5</sup>. "Viril" souvent n'est qu'un euphémisme qui veut dire "violent". Mais il n'y a pas que ce relent de formules toutes faites. D'ailleurs, la propagande, portée à l'hyperbole, croit justement faire preuve d'énergie oratoire, de "virilité" verbale en *remotivant* l'épithète et en objectivant alors le non-dit : le militant plein d'ardeur *baise* la Révolution : «La Révolution [...] veut être fécondée et lâche les vieux bonzes qui n'en ont plus pour aller aux jeunes qui en ont»<sup>6</sup>.

Ce n'est pas tant la "virilité" requise des militants qui frappe l'analyste que l'injure suprême constante adressée aux non-militants : «C'est la virilité qui fait défaut au peuple»<sup>7</sup>. «Il semblerait que le peuple français ait perdu, outre le sens moral [...], l'enthousiasme, la virilité...»<sup>8</sup>. Allemane tance et fustige le peuple travailleur «s'il se refuse à faire acte de virilité et tend le cou au collier qu'on lui présente»<sup>9</sup>. Cela deviendra peu à peu un syntagme figé : honte au «prolétariat émasculé !»<sup>10</sup>. Ce peuple de "pleutres et d'eunuques" est sans doute une victime dégénérée, ce sont «les politiciens qui ont châtré le peuple français de toute virilité révolutionnaire»<sup>11</sup>. Le diagnostic est déjà tout prêt vingt ans plus tôt : «On l'a châtré ! [...] Ce qui manque, c'est l'élément viril»<sup>12</sup>. C'est l'anti-parlementarisme qui s'exprime surtout dans cette image : «Les odieux parlementaires qui [sont] ses maîtres l'ont châtré malgré le code pénal, l'ont avachi»<sup>13</sup>. Ce que je retiens de tout ceci,

c'est la mise en discours approbative d'une psychologie qui s'enorgueillit de son énergie révolutionnaire en la nourrissant de *mépris*, du mépris plébéen de ceux qui ne sont "pas des hommes" et blâme ainsi sur la masse non-militante l'échec relatif de la mobilisation ouvrière.

### Trois évolutions idéologiques

C'est à partir de ce constat inscrit dans la diversité des propagandes socialistes (et anarchistes) entre les "conscients" et les "inconscients", à partir aussi de ce "virilisme" trivial qui si souvent fait surface, qu'il me paraît possible d'expliquer une triple évolution dans les doctrines, celle des anarchistes, celle des guesdistes et celle des syndicalistes-révolutionnaires. L'expliquer ou plutôt formuler un ensemble d'hypothèses qu'il faudrait raffiner et renforcer d'analyses plus abondantes. Mon hypothèse est qu'au tournant du siècle, les divers groupes qui attendent, en suivant des "lignes" divergentes, la Révolution inscrivent dans leur doctrine une sourde déception : le Prolétariat n'est pas au rendez-vous de l'histoire ! Cette déception me semble prendre un tour aigu aux alentours de 1906-1908 en France, mais elle est préfigurée de longue main.

Le prolétariat n'accède pas à la conscience et à la mobilisation, alors même qu'on diagnostique avec plus d'acuité la "crise" imminente qui devrait déboucher sur la Révolution. Et parce que les exploités manquent de répondre au "mandat historique" que le socialisme leur attribue, les publicistes militants, déçus des masses, cherchent à identifier un *autre* agent historique susceptible malgré tout de "faire" l'histoire (ou tout au moins chez les ans de se poser sans compromission dans un «crève donc, société !» intransigeant). Aux ouvriers "embourgeoisés" (ce néologisme est attesté ; il commence à se répandre vers 1905) dont on n'attend plus grand chose, les anarchistes substituent le "réfractaire", le "révolté" ; les guesdistes réinterprètent leur conception théorique du "parti de classe" de sorte que ce soit le Parti qui hérite de la "mission de classe" tombée en déshérence ; les syndicalistes-révolutionnaires (qui dominent dans la CGT) promeuvent la doctrine de l'action directe «qui - à l'encontre du socialisme électoral de la SFIO, ce "socialisme châtré"<sup>14</sup> - est confiée aux seules "minorités agissantes"». Sans doute, la stratégie qui confie à des "minorités agissantes" le rôle actif de préparer la Révolution est ancienne : elle remonte au blanquisme. Ce qu'on voit apparaître dans les premières années du siècle, ce sont des néo-blankismes en effet, hostiles à la stratégie démocratique, au "principe majoritaire" des jaurésiens. Je voudrais montrer en quelques pages comment s'exprime donc dans les trois courants que j'ai signalés la perte de toute confiance révolutionnaire dans les "masses aveulies".

1. *Le Réveil du peuple* (POSR), Paris, 9 mars 1890, p. 1.

2. *Revue socialiste*, IX, 1889, p. 20.

3. *Le Réveil du peuple* (POSR), Paris, 16 mars 1890, p. 1.

4. *Le Travailleur* (collectiviste), Bouches-du-Rhône, 12 mai 1888.

5. *Le Parti ouvrier* (allemaniste), 20 juillet 1907, p. 1.

6. Gegout (E.), *L'Attaque* (anarchisant), Paris, 1er février 1890, p. 1.

7. *Le Parti ouvrier* (allemaniste), 5 février 1889, p. 1.

8. *Le Coup de feu* (dissident FTSP), Paris, vol. 1889, p. 264.

9. Allemane (J.), *Le Parti ouvrier* (POSR), 14 juillet 1890, p. 1.

10. *Germinal* (anarchisant, Toulouse), 2 janvier 1908, p. 1 et 3.

11. *La guerre sociale* (hervéiste), 22 juillet 1908, p. 1.

12. *L'autonomie* (socialiste-révolutionnaire), Paris, 5 mai 1889, p.1.

13. Couret (E.), *Coup de feu*, vol. 62, p. 210.

14. *Le cri de Saône-et-Loire*, juin 1908, p. 1.

Pour les anarchistes, de tous temps, ce n'est pas dans la condition salariée, dans l'état d'exploité comme tel qu'on peut trouver une grandeur morale. Les victimes passives ne sont pas intéressantes. Seuls les *révoltés* sont dignes de l'idéal anarchiste : «Ce n'est que la révolte - et la révolte seule - contre tout ce qui existe aujourd'hui pour torturer l'humanité qui est à la fois notre but, notre espoir, notre raison d'être»<sup>1</sup>. Jean Grave consacre une brochure, maintes fois rééditée à *L'Esprit de Révolte*. C'est cet «esprit de révolte qui forme le "lien commun" des compagnons anars»<sup>2</sup>. L'ouvrier révolté est admirable : «Toute grève est un acte de dignité, un acte de révolte morale»<sup>3</sup>. Mais l'ouvrier ordinaire, même "socialiste", même prétendu "révolutionnaire" n'inspire que suspicion et mépris. L'anarchisme n'est pas une doctrine, «c'est une vie»<sup>4</sup>, une «vie de réfractaire»<sup>5</sup>. Cette vie n'est le lot que de certains individus, quelle que soit leur condition sociale originelle, les individus "conscients", "en lutte perpétuelle", hors la loi, hors l'autorité. Les "révolutionnaires" à la façon socialiste de la SFIO ne sont pas de cette trempe : «Ah ! certes en France, on est révolutionnaire, mais on n'est pas révolté»<sup>6</sup>.

Vers 1906 approximativement, ce mépris des compagnons anars s'exaspère et se tourne explicitement contre la classe ouvrière "réelle", sa torpeur, son indifférence, son pacifisme<sup>7</sup>. Exaspération de celui dont l'idéal est incompris : «La grande masse populaire est encore incapable d'apprécier la beauté de nos idées, la pureté si simple de notre idéal de justice et d'amour»<sup>8</sup>. "Encore incapable"? Non, profondément et durablement telle. La révolution échouera parce que les ouvriers sont "veules". «Je ne crois pas au succès d'une révolution présente. Les individus sont ignares, trop inconscients, trop abrutis... »<sup>9</sup>. Alors au fond, pourquoi préférer l'exploité passif à l'exploiteur cynique ? «L'ouvrier et le bourgeois inconscients nous sont ennemis au même titre», conclut *L'Anarchie*<sup>10</sup>. La conclusion semble extrême. Elle va se théoriser pourtant. L'apothéose de l'ouvrier, voilà la blague dont l'anarchiste se dit bien revenu : «On a dressé un autel à l'ouvrier ; on a fait du producteur un dieu, digne de tous les soins. [...] L'ouvrier honnête, la brute productrice, le troupeau bêlant ne nous intéressent pas plus que le bourgeois exploiteur. Le travail n'est pas plus méprisable, mais ne l'est pas moins que la paresse»<sup>11</sup>.

La situation générale empire d'ailleurs car «l'embourgeoisement ouvrier continue»<sup>12</sup>. Le mot est lâché. L'ouvrier n'est pas moins répugnant que le capitaliste, dans sa "complicité inconsciente" avec le système<sup>13</sup>. En conséquence de ces constats, certains (les libertaires individualistes) en viendront à prôner un autre agent historique, avec l'apologie du *Lumpenprolétariat* et d'une révolution à son image : « Les sans-métier, les sans-travail, trimardeurs, filous, prostituées, déclassés sont les révolutionnaires de demain. [...] En revendiquant les sans-travail, l'anarchisme individualiste et anti-syndical aura une base économique et possèdera une signification sociale»<sup>14</sup>.

La tendance la plus répandue est celle d'un repli de l'anarchie sur elle-même. En dehors du monde des compagnons, il n'est que des "abrutis" (j'ai dit la fréquence de ce mot) des "prostituées" et des "esclaves" : « L'ouvrier est esclave du patron ; le patron l'est des convenances, mœurs, etc. ; comme le soldat est l'esclave de l'officier et ce dernier de la discipline»<sup>15</sup>. En ce qui concerne les avatars de «la mission historique du prolétariat», thèse marxiste-guesdiste finalement intégrée au syncrétisme socialiste, mes hypothèses de périodisation sont plus floues. Si l'on part de la proposition orthodoxe que l'accomplissement de la Révolution forme «la mission historique du prolétariat moderne»<sup>16</sup>, que cette mission, ajoute Friedrich Engels, revient à «supprimer les classes et l'Etat en tant qu'Etat»<sup>17</sup>, on peut la voir répétée comme un dogme dans la logique de l'historicisme positiviste des guesdistes : «Le Prolétariat qui est, en ce XXe siècle, la classe la plus nombreuse et la seule qui peut affranchir l'humanité, celle qui peut faire sur les ruines du vieux Monde, l'Europe nouvelle»<sup>18</sup>.

Les socialistes ont un rôle d'adjuvant et de médiateur : ils "préparent" les prolétaires comme classe «à la mission historique qu'ils ont à accomplir» et de laquelle spontanément ils ne se doutent pas<sup>19</sup>. "Prolétariat", "classe ouvrière" : la référence de ces mots reste identique. La classe qui progresse a pour tâche de remplir sa mission ; «Il faut que la classe ouvrière plus sérieuse, plus virile, montant pendant que la bourgeoisie descend, se mette à l'ouvrage»<sup>20</sup>. Dans l'accomplissement de ce mandat, la classe dispose du parti comme guide, «le parti ouvrier qui ne l'a jamais trompé(e)»<sup>1</sup>. Ce parti dirige la lutte et il

1. *Le Drapeau noir*, Bruxelles, 28 août 1889, p. 2.  
2. Matha (L.), *Le Libertaire*, 1er novembre 1908, p. 1.  
3. Merlino, *Le Libertaire*, 8 novembre 1908, p. 3.  
4. Armand (E.), *L'Anarchisme*, Paris, 1907, p. 46.  
5. Mauricius, *L'Anarchisme*, Paris, 1907, p. 18.  
6. *L'Anarchie*, 20 août 1907, p. 1.  
7. *Les Temps nouveaux*, 20 juin 1908, p. 1.  
8. *L'Anarchie*, 29 août 1907, p. 4.  
9. *L'Anarchie*, 29 août 1907, p. 2.  
10. *L'Anarchie*, 26 septembre 1907, p. 2.  
11. Marcius, Armand (E.), *L'Anarchisme*, p. 16.

12. *Le Libertaire*, 20 janvier 1907, p. 2.  
13. *L'Anarchie*, 26 septembre 1907, p. 2.  
14. Paul (G.), *Libertaire*, 7 avril 1907, p. 1.  
15. *L'Anarchie*, 4 avril 1907, p. 1. Pour "prostitués", voir "Qui n'est pas prostitué dans la société actuelle ?" in *L'Anarchie*, 12 mars 1908, p. 3.  
16. Engels (F.), *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Paris, Editions sociales, 1968, p. 121.  
17. *Id.*, p. 113.  
18. *Le Socialiste*, 24 novembre 1907, p. 1.  
19. Verecque (Ch.), *La Défense* (guesdiste), Troyes, 22 mai 1908, p. 1.  
20. Boyer (A.), *Cri du Travailleur* (guesdiste, Parti ouvrier), Lille, 19 janvier 1890, p. 1.

trompé(e)<sup>1</sup>. Ce parti dirige la lutte et il mérite d'être suivi : «Quand un parti comme le nôtre prend pour devise : *Affranchissement des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes*, qu'il donne comme but à ses efforts collectifs l'émancipation de l'humanité toute entière, il peut espérer être suivi par tous ceux qui désirent voir disparaître les derniers vestiges de l'exploitation de l'homme par l'homme»<sup>2</sup>.

La formule exacte (du "Programme minimum" de 1880 notamment) n'est pas que le prolétariat dispose d'un parti, mais qu'il est organisé "en parti politique distinct". Parti éducateur (chargé de «l'œuvre d'éducation qui doit précéder et rendre possible la Révolution sociale»<sup>3</sup>) et parti dépositaire de l'espoir («des milliers de travailleurs ont mis leur espérance dans le Parti ouvrier»<sup>4</sup>), ce Parti est en soi la "conscience" et la "science de la classe ouvrière". Il devient cette classe entière car il mène la "lutte des classes", il demeure la vérité de cette classe lorsqu'elle est défaillante ; même si sa composition n'est pas exclusivement (loin s'en faut) ouvrière, il est plus ouvrier-révolutionnaire que la classe ouvrière même : «Parti de l'Internationale ouvrière, moins par sa composition qui n'est pas exclusivement ouvrière que par son action essentiellement révolutionnaire et le but qu'il s'est assigné d'affranchir le prolétariat»<sup>5</sup>. Une telle casuistique (qui a un bel avenir dans la Troisième Internationale) fait que, de plus en plus clairement, la "tâche historique" échoit au Parti qui est l'«organisation politique de classe du prolétariat». C'est le Parti qui au fond a reçu mission, disent déjà les POSR (allemanistes) en 1890 : «Le Parti ouvrier [...] sait qu'il a pour mission de faire disparaître les classes dans la société, de niveler les conditions sociales»<sup>6</sup>.

Le Parti se légitime par la «mission historique qui lui est assignée dans la grande transformation sociale qui s'impose au monde entier»<sup>7</sup>. Je crois bien identifier une tendance générale dans cette substitution mais il faudrait certes regarder ce processus "pré-bolchevik" de beaucoup plus près. Les doctrinaires du syndicalisme-révolutionnaire d'action directe (que les guesdistes traitent "d'anarcho-syndicalistes", épithète censée insultante) montrent le plus nettement comment la désillusion à l'égard des masses ouvrières est muée en doctrine anti-démocratique et en stratégie déterminée, celle des "minorités agissantes", du sabotage et de la grève générale. Dans le cadre de cet article qui ne peut prétendre à retracer toute la doctrine (et ses avatars chez Georges Sorel, chez Edouard Berth), je veux surtout mettre en valeur comment la découverte d'un

prolétariat irrémédiablement contre-révolutionnaire déclenche la réflexion et justifie sa logique de violence. Le prolétariat a été autrefois révolutionnaire, on y trouvait des hommes de volonté<sup>8</sup> ; aujourd'hui la masse «croupit dans l'avachissement»<sup>9</sup>. La "lâcheté ouvrière"<sup>10</sup> déchaîne d'extraordinaires diatribes écœurées dans la presse CGT et d'action directe : «C'est le peuple dans son immense majorité, veule, avachi, abruti, qui laisse faire, sans une protestation, c'est lui le grand coupable. [...] Quand la masse s'endort dans cet aveulissement si propice aux tyrannies, elle emmène avec elle, dans sa retraite, les doctrines et les sectes qui semblent s'évanouir au souffle de la réaction. [...] Le prolétariat [...] n'a plus ni sang, ni muscles, ni nerfs, ni volonté, ni courage»<sup>11</sup>.

Je parle d'une évolution de la propagande, évolution *sui generis* : les événements de lutte sociale de 1907-1908 n'ont pas justement un caractère tellement mou et non-combatif qu'il justifie rationnellement ce soudain et violent rejet : «C'est l'avachissement général»<sup>12</sup>, «...veulerie ouvrière», «le peuple français est un peuple d'avis»<sup>13</sup>, «veulerie du plus grand nombre d'exploités»<sup>14</sup>, «ineptie morale»<sup>15</sup>, «mentalité absurde et mensongère [de] l'ouvrier»<sup>16</sup>... Les propagandistes syndicaux disent qu'il n'y a rien à attendre des «socialistes électoraux», ni des pontifes du Parti, ni encore des «ouvriers votards», «moutons si faciles à tondre»<sup>17</sup>. L'embourgeoisement ouvrier commence par l'embourgeoisement du prolétaire élu. Rien à espérer de la «cuisine électorale», que combines, impuissance et trahisons. D'où l'antiparlementarisme résolu des milieux CGT, mais plus encore, déduit du mépris des masses émasculées, le mépris de la démocratie qu'elle soit électorale ou syndicale, le rejet de la loi du plus grand nombre<sup>18</sup>. Mépris de la démocratie comme tyrannie de la lâche majorité : «La majorité compacte a une tendance à voter pour la servitude et l'exploitation»<sup>19</sup>. Le "syndicalisme" et l'action directe, théorisent les Pouget, les Griffuelhes, les Lagardelle, doivent être l'anti-démocratie. Et dans le monde socialiste même, la démocratie dégénérante, voilà l'ennemie : «La démocratie se décompose, mais le syndicalisme s'organise : une fois de plus, la pourriture aura

1. *Le Peuple* (Parti ouvrier belge), Bruxelles, 23 mai 1889, p. 1.

2. *Le Prolétaire*, Paris, 16 août 1890, p. 1.

3. André, *Le Socialisme*, 8 août 1908, p. 38.

4. Vandervelde, *Le Peuple*, Bruxelles, 16 janvier 1907, p. 1.

5. Ghesquière, *Le Travailleur*, Lille, 12 janvier 1907, p. 1.

6. Doumeng, *Le Prolétariat*, 8 février 1890, p. 1.

7. Ghesquière, *La Défense* (SFIO), Troyes, 18 janvier 1907, p. 1.

8. "Autres temps...", *La Guerre sociale*, 10-16 juin 1908.

9. "14 juillet", *La Guerre sociale*, 15-21 juillet 1908.

10. *Action syndicale* (CGT), Lens, 18 août 1907, p. 1.

11. *Le Semeur* (syndicalisme révolutionnaire), Brest, 16 avril 1908, p. 1.

12. *La Guerre sociale*, 5 juin 1907, p. 7.

13. Bastien (G.), *Combat social* (syndicalisme), Limoges, 19 avril 1908, p. 1.

14. *Travailleur d'Eure-et-Loire*, 27 juin 1908, p. 1-2.

15. *Le Populaire* (syndicalisme), Brest, 8 août 1908, p. 1.

16. *Action syndicale*, 8 décembre 1907.

17. Hervé (G.), "préface" in Jobert (A.), *La danse des milliards*, Guerre sociale, 1907, p. 1.

18. Ce mépris conduira beaucoup de Syndicalistes Révolutionnaires vers de dangereuses aventures dont semblent témoigner les évolutions diverses des Lagardelle, Sorel, Berh, Hervé.

19. *Le Cri de Saône-et-Loire*, septembre 1908, p. 1.

été le laboratoire de la vie»<sup>1</sup>. Action directe s'oppose à démocratie comme la virilité à la veulerie (mot-clé décidé) : «En opposition à la veulerie démocratique qui se satisfait de moutonniers et de suiveurs, elle secoue la torpeur des individus et les élève à la conscience [...] L'action directe a par conséquent une valeur éducative sans pareille. [...] L'action directe dégage donc l'être humain de la gangue de passivité et de non-vouloir en laquelle tend à le confirmer et l'immobiliser le démocratisme»<sup>2</sup>.

Ce ne peut être le lieu ici ne fût-ce que d'esquisser les doctrines complexes du syndicalisme révolutionnaire, de "l'autonomie ouvrière" de "l'action directe" de "la grève générale" et de "l'Etat syndicaliste", dans leur opposition polémique à la "voie politique" et aux lignes jaurésiste et guesdiste notamment. On ne peut que renvoyer aux recherches de Jacques Julliard dans son *Autonomie Ouvrière*<sup>3</sup>. Je me borne à suivre la ligne de réflexion qui me conduit à la thématique des "minorités agissantes" (ligne qu'à la vérité les perspicaces travaux de J. Julliard ne dégagent pas expressément). A l'instar de ce que j'ai suggéré pour les autres révisions doctrinaires du début du siècle, le socialisme-révolutionnaire n'apparaît pas comme une soudaine contre-proposition théorique et tactique ; il se dégage peu à peu du débat commun permanent du champ socialiste. On en trouverait ainsi l'expression plus de dix ans avant la lettre dans certains milieux ouvriers. E. Faillet, en 1890, formule dans les termes suivants sa "conception révolutionnaire" : «Grouper les forces actives, productrices de la société en syndicats et fédérer ceux-ci. Faire sortir du sein des syndicats toutes les délégations administratives, politiques de la nation afin d'avoir ainsi l'expression des aspirations réelles, vivantes du travail»<sup>4</sup>.

Dans le socialisme révolutionnaire, l'opposition entre "la masse inconsciente" et "la minorité consciente du prolétariat" se fige en théorie fondamentale et forme le principe de toute vision du monde<sup>5</sup>. La minorité agissante auto-exalte sa supériorité virile et héroïque «en regard de la multitude qui croupit dans une désolante passivité»<sup>6</sup>. Le

contraste entre cette minorité et la "masse amorphe" est développé de façon extraordinairement méprisante par un Emile Pouget, principal idéologue de la CGT, en 1907 : «Si infime que soit la minorité agissante» elle seule compte socialement, historiquement. «La masse amorphe» n'est rien. Elle ne se compose que des «inconscients que les militants n'ont guère considéré que comme des zéros humains». L'action directe ouvrière se théorise contre la démocratie ou (comme disent les SR) le "démocratisme" qui sert à étouffer les minorités<sup>7</sup>. Dans la lutte des classes, «le branle est donné par les minorités conscientes» qui guident et entraînent "la masse"<sup>8</sup>. C'est sans doute de certains anarchistes comme Jean Grave que viennent à la fois l'expression de "minorités agissantes" et l'axiome tactique<sup>9</sup>. Mais c'est chez les révolutionnaires de la CGT que le mépris définitif de la "masse" vient fonder l'idée même "d'autonomie ouvrière". L'image de la prochaine Révolution syndicale s'enclenche à cette stratégie : «Violamment les travailleurs organisés, minorité audacieuse entraînant à sa suite la masse moutonnante, viennent de libérer le travail. Les exploités morts, en fuite ou devenus conciliants, ont vu la formidable poussée populaire briser la société capitaliste»<sup>10</sup>. Le syndicalisme prône le "sabotage" généralisé par lequel «la Révolution sortira enfin des formules vaines pour entrer, de par la volonté des minorités agissantes, dans sa voie réelle de dévorante activité»<sup>11</sup>.

Ce mépris "révolutionnaire" des masses ouvrières conduit à l'évidence directement, mécaniquement au fascisme et à diverses conceptions "autoritaires" des années vingt et trente. Mais on peut voir que de telles idées avant de se faire avatars doctrinaires n'ont cessé de revenir hanter le discours militant à mesure que la classe ouvrière, que les exploités manquaient à leur "devoir", n'étaient pas au rendez-vous de l'histoire, à mesure que l'indulgence, la miséricorde face à "l'apathie" des masses tournaient au dégoût et au mépris. Mon hypothèse finale est qu'une telle évolution est constitutive de la vision du monde militante. Elle traverse en conséquence, dans la durée tout le discours socialiste révolutionnaire.

Marc Angenot  
CLADEST - Université Mac Gill  
Montréal

1. Beaubois (G.), *Mouvement socialiste*, 1908, p. 354.

2. Pouget (E.), *L'Action directe*, Nancy, Réveil ouvrier, 1908, p.5-7.

3. Julliard (J.), *Autonomie ouvrière. Etudes sur le syndicalisme d'action directe*, Paris, EHESS/Gallimard/Seuil, 1988.

4. *Le Réveil du peuple* (POSR), Paris, n°3, 1890, p. 1.

5. Stackelberg (F.), *La mystification patriotique*, Paris, 1907, p. 5.

6. *Le Combat social* (syndicalisme), Limoges, 26 juillet 1908, p. 1. Ce contraste s'exprime encore avec amertume près de vingt ans auparavant chez ces militants qui se considèrent comme seuls vrais révolutionnaires : «On constate qu'en France, et même à Paris, il n'y a qu'une poignée d'hommes prêts du jour au lendemain à sacrifier leur existence pour briser le pouvoir de la bourgeoisie. Ces dévoués ont contre eux l'immense majorité du peuple qui croit encore fermement à l'efficacité du bulletin de vote, comme instrument d'émancipation économique et politique», cf. Galiment (H.), *Le Prolétariat* (FTSF), 11 octobre 1890, p. 1.

7. Pouget (E.), *La CGT*, p. 34-35.

8. Pouget (E.), *Le Parti du travail*, p. 23.

9. Grave (J.), *L'Anarchie*, Paris, 1899, p. 42.

10. *XXème Congrès national corporatif tenu à Montpellier*, Montpellier, 1902, p. 223.

11. *Le Combat social* (syndicalisme), Limoges, 6 septembre 1908, p. 1 (souligné dans le texte).